Les connexions genevoises de Théophile Rémy Frêne

Autor(en): **Candaux, Jean-Daniel**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **109 (2006)**

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-550122

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Les connexions genevoises de Théophile Rémy Frêne

Jean-Daniel Candaux

Les rapports que Frêne a entretenus avec Genève et les Genevois se présentent tout naturellement en trois pans: d'abord le contact direct au cours du voyage estudiantin de l'été 1747; ensuite les connexions indirectes créées au cours des décennies suivantes par les relations familiales, la fraternité ecclésiastique, le passage des voyageurs venant de Genève, les échos de l'actualité politique genevoise; enfin, la lecture des grands auteurs genevois du siècle des Lumières.

Le séjour de Frêne à Genève en juillet 1747

Au cours de sa longue vie, Frêne n'a séjourné qu'une seule fois à Genève et cet unique séjour n'a pas été long puisqu'il n'a duré qu'une semaine. Il suffit d'ouvrir son *Journal* pour découvrir que notre homme circule beaucoup, mais que ses déplacements se font presque toujours dans un triangle dont Neuchâtel, Bâle et Berne marquent les angles. En dehors de ses caravanes jurassiennes, Frêne, qui n'est jamais allé en Italie, ni en Allemagne, ni même en France, n'a fait que quatre voyages: à l'âge de vingt ans, il a passé plus de deux mois en Suisse romande, notamment à Lausanne et à Genève, et dans son âge mûr, trente ans plus tard, il a fait coup sur coup trois excursions à Zurich, de dix à quinze jours chacune[1].

Dans la tradition académique des *Lehr- und Wanderjahre*, le voyage de 1747 apparaît comme le couronnement des années d'études et de stage que Frêne a accomplies à Bâle et à Berne dès 1741. Des quatre lettres de recommandation que lui ont données à Bienne avant son départ le pasteur français Samuel Scholl et le chancelier Johann Heinrich Blösch, deux sont destinées respectivement aux professeurs Jean-Rodolphe d'Arnay et Jean-Jacques Salchli, titulaires des chaires d'éloquence et de théologie à l'Académie de Lausanne, une troisième à Jacob Vernet, le grand professeur de théologie de l'Académie de Genève[2].

Théophile Rémy ne partait pas seul, il était accompagné par son compatriote et condisciple David-Louis Monnin, qui avait quatre ans de plus que lui et dont la consécration au saint ministère remontait à

l'année précédente. C'est Monnin d'ailleurs qui avait eu l'idée de cette expédition[3] et c'est avec lui que le «règlement» du voyage avait été arrêté, à Péry où résidait la famille Frêne, en date du 6 mai 1747.

Le départ de Péry eut lieu le lundi de Pentecôte 22 mai 1747 et le retour se fit, dix semaines plus tard, le samedi 5 août. Lausanne était manifestement le but principal du voyage, puisque les deux Jurassiens y séjournèrent durant deux mois très exactement, du 23 mai au 23 juillet, non sans aller passer une journée à Morges et consacrer quatre jours à une excursion aux salines de Bex. Le séjour à Genève du 24 au 31 juillet précéda immédiatement le trajet du retour effectué du 1er au 5 août.

A l'aller, les deux jeunes gens voyagèrent à cheval, prenant avec eux le brave Jacob Frêne, un cousin de Théophile Rémy qui les accompagna jusqu'à Lausanne pour porter les bagages et surtout pour ramener sans retard les chevaux à la maison[4]. Au retour, ils utilisèrent le coche.

De même que les automobilistes d'aujourd'hui sont obligés de s'arrêter pour refaire leur plein d'essence, les cavaliers de jadis prévoyaient des stations pour faire manger leurs montures. Le trajet du Jura à Lausanne prit deux jours, l'étape se fit à Payerne, mais pour donner l'avoine, on s'arrêta le 22 mai à Chiètres (Kerzers) et le 23 à Montpreveyres.

Pour le trajet de Lausanne à Genève, on avait sans doute le choix. N'ayant plus de chevaux, nos deux jeunes gens prirent le coche de midi, qui déposait ses passagers à Rolle pour la nuit. Le même coche les conduisit le lendemain de Rolle à Coppet, d'où ils gagnèrent Genève par bateau pour accompagner deux Anglais qui voulaient éviter Versoix. La traversée fut houleuse, Théophile Rémy crut «rendre l'âme» au milieu de ses vomissements. Néanmoins nos voyageurs purent déjeuner à midi au bord du Rhône, à l'hôtel des Trois-Rois. Ils prirent ensuite «une pension de huit jours» chez le pasteur Laurent Zwahlen, un Bernois originaire du Gessenay, élève de l'Académie de Genève dès 1704, consacré en 1715, bourgeois de Genève le 25 avril 1716, pasteur à Dardagny, à Chêne, puis dès 1737 en ville de Genève[5].

Dans son *Journal*, Frêne donne de Genève et de ses principaux monuments une rapide description qui rappelle celle qu'on trouve dans les principaux guides imprimés de l'époque, et notamment dans la compilation intitulée *Etat et Délices de la Suisse* qu'il connaît assurément puisqu'il la cite au cours de son séjour à Lausanne[6]. Mais à vrai dire, ce ne sont pas les monuments qui retiennent le plus l'attention du jeune ecclésiastique. Théophile Rémy s'intéresse surtout à la société, aux relations sociales, aux réunions et aux lieux fréquentés par les gens de qualité. La visite réitérée du manège de Genève lui donne l'occasion d'établir une comparaison avec celui de Lausanne, qu'il avait vu peu auparavant: local plus petit, mais chevaux plus beaux[7]. La musique lui procure de plus grands plaisirs encore. A Lausanne, il avait suivi les

concerts du samedi que dirigeait alors un Zurichois qu'il appelle Lutoldt et qui est en réalité Jacques Leuthold (1708-1768), originaire de Thalwil, établi dès 1730 avec son épouse Marie-Catherine Fevot à Lausanne où il exerçait ses talents de chef d'orchestre et de violoniste à la fête des Promotions, à la Société de musique, chez les Charrière de Sévery et dans de nombreux autres cercles privés[8]. A Genève, ce fut chez un autre Zurichois nommé Landolt[9] que, le samedi 30 juillet «après soupé», Frêne assista à un concert de musique de chambre, où jouèrent notamment l'excellent violoniste piémontais Jean-Baptiste Baridon[10] et le charmant flûtiste alémanique Saladé[11].

Le lac, en plein été, était devenu une attraction[12]. Le 26 juillet, un mercredi, la pension Zwahlen fit une excursion en bateau. Outre les deux bateliers, la partie comptait quatre dames (dont Mme Zwahlen et sa fille âgée de vingt-quatre ans, Mme Guyot) et quatre hommes: Frêne, son ami Monnin, un «proposant» originaire de Hanau nommé Peter Modera[13] et Landolt déjà nommé. «Nous avions aussi deux joueurs de cor de chasse, qui en sonnoient très bien; ils jouoient en musique sur de petits livres notés qu'ils tenoient d'une main», dit le *Journal* de Frêne[14]. On aborda à une demi-lieue de la ville, sans doute à Genthod, dans la campagne d'une dame qui retint ses hôtes durant deux heures avec «beaucoup de politesse».

Le lendemain jeudi 27 juillet, toujours sur le lac, ce fut une partie d'un tout autre genre: «nous nous baignâmes» note laconiquement le *Journal*. Frêne, Monnin et Modera s'étaient adjoint cette fois-ci un quatrième «proposant» que le *Journal* nomme apparemment Duchausier[15]. Société strictement masculine donc, ce qui permit à ces jeunes gens de se baigner nus. C'est du moins ce que l'on peut déduire du curieux passage de son *Journal* où Frêne dresse la statistique des hommes qu'il a eu l'occasion de voir «tout nus»[16]: parmi cette vingtaine de jeunes gens figurent notamment ceux qu'il vit se baigner dans le Lac de Genève. Dans la foulée, on peut d'ailleurs relever à quel point Frêne, à cette époque de sa vie, est sensible à la prestance et à la beauté masculines. «J'ai vu plusieurs Anglais à Genève; c'étoit tous de beaux hommes.»[17] Le même qualificatif s'applique au Zurichois Landolt, aux deux barons de Malzan rencontrés au manège, à d'autres encore[18].

Parents et amis du Jura à Genève, pasteurs genevois à Tavannes

Si Frêne n'est jamais retourné à Genève, son *Journal* témoigne des attaches qu'il conserva sporadiquement jusqu'à la fin de sa vie avec la République et ses habitants.

Aucun Frêne ne semble avoir fait ses études à Genève. En revanche, on trouve entre 1658 et 1867, dans le *Livre du Recteur de l'Académie de Genève*, les inscriptions de sept membres d'une autre grande famille ecclésiastique jurassienne, celle des Imer, à laquelle les Frêne étaient apparentés[19]. C'est ainsi que le propre beau-frère de Théophile Rémy, Jean-François Imer (1744-1822), après avoir fait ses humanités à Bâle, poursuivit à Genève dès l'automne 1761 des études de théologie que vint couronner en date du 24 septembre 1764 une consécration au saint ministère qui lui permit de devenir aussitôt diacre à La Neuveville.

Les deux beaux-frères ne semblent pas avoir échangé de correspondance régulière durant ces trois années, du moins le *Journal* de Frêne n'en fait-il pas état, mais ils se virent plusieurs fois, notamment lorsque François Imer vint «faire un tour de Genève à La Neuveville» en octobre-novembre 1763 pour y prêcher, en «proposant», dans plusieurs paroisses de la région[20].

A partir de 1774, un autre lien se créa entre Théophile Rémy et Genève du fait que le négociant bâlois Johann Bernhard Falkeisen s'établit à Genève en qualité de chargé d'affaires du joaillier et banquier huguenot Jean-Jacques Pallard. Ce Johann Bernhard était le frère aîné du pasteur Theodor Falkeisen (1729-1815), condisciple et fidèle ami de Frêne. Peu après son retour à Bâle, le mardi 19 octobre 1784, Falkeisen l'aîné, comme on l'appelait, rendit visite «tout à fait à l'improviste» à Frêne et lui apprit notamment que Genève, au lendemain de la tragique révolution de 1782, était redevenue «aussi florissante que jamais» et que la maison du fameux professeur de Saussure était «une des plus belles de Genève»[21].

Lors d'un séjour ultérieur, Falkeisen raconta à Frêne le dîner qu'il avait fait avec Pallard chez Voltaire à Ferney: «celui-ci, parlant de J.J. Rousseau disoit: *son encre brule le papier*»[22].

Entre-temps, plusieurs ministres du saint Evangile avaient noué de nouvelles attaches entre Frêne et Genève. En 1766, le théologien genevois Pierre Mouchon (1733-1797) avait été nommé pasteur de l'Eglise française de Bâle. A l'occasion de l'un de ses nombreux déplacements à Bâle, en date du 15 janvier 1775, Frêne alla l'entendre prêcher[23]. Vers la même époque, de 1777 à 1780, le Neuchâtelois Charles-Daniel Vaucher (1760-1855) faisait ses études de théologie à Genève[24] et c'est de Genève qu'il arriva chez Frêne, à Tavannes, le 26 septembre 1778, «pour assister aux Nopces de Mr de Gelieu, son Ancien Précepteur». Il faut savoir que Jonas de Gélieu, pasteur à Lignières, épousait Marguerite-Isabelle Frêne, la fille aînée et bien-aimée de Théophile Rémy[25]. Le 10 août 1788 passèrent par Tavannes le pasteur genevois Georges-Louis Choisy (1758-1843), accompagné de l'avocat Ami Mallet «voyageant à pied par la Suisse», en simples touristes apparemment[26]. Le pasteur genevois Frédéric Mestrezat (1760-1807), en revanche, exerçait le ministère à l'Eglise française de Bâle où il avait été nommé en 1796, après

avoir été destitué par les Jacobins genevois et avant d'être appelé à Paris en 1803. Le 1er juillet 1802, il fit étape à Tavannes, revenant de Genève avec femme et enfants, et descendit chez Voirol. Sachant sans doute l'intérêt que Frêne portait à sa famille[27], il vint seul rendre visite, en début de soirée, à son vénérable collègue, avant de regagner l'auberge où trois jongleurs se produisaient ce soir-là «avec beaucoup de succès». Une invitation pour le déjeuner du lendemain ne réussit pas mieux: Mestrezat avait prévu de repartir de bon matin pour Bâle et ne voulut pas déranger l'horaire de son voyage[28]. Un an plus tard, le 21 mai 1803, Frêne reçut la visite inopinée de toute une société: il s'agissait du pasteur genevois Jean-Ami Martin-Gourgas (1736-1807), revenant de Bâle où il était allé enterrer sa fille Jeanne-Marie-Perrette, épouse du banquier Jean-François Passavant, de trois jeunes dames de Genève, amies de la défunte, et du pasteur de Bâle Abraham-Charles Ballif, qui leur servait de guide. Toute cette «belle compagnie» faisait étape à Tavannes, chez Voirol, dans l'intention d'aller voir ensuite la roche percée et l'inscription romaine de Pierre-Pertuis, grande curiosité touristique du Jura épiscopal. Malgré ses septante-cinq ans bien sonnés, Frêne ne se déroba pas (n'avait-il pas fait cent fois déjà cette excursion?): «je les trouvois à table, après quoi l'on partit, ils avoient une voiture de Genève, je les accompagnois jusqu'à Pierre-Pertuis, dont je leur expliquai l'inscription, après quoi l'on se sépara...»[29].

Dans la panoplie des pasteurs genevois que Frêne a connus et dont il parle dans son *Journal*, Julien Dentand (1736-1817) fait bande à part. Neuf ans après avoir été consacré, Dentand renonça au ministère pour amorcer une carrière politique qui le conduisit deux fois à la magistrature suprême de la République: syndic en 1780, mais opposé à la majorité conservatrice du Petit Conseil, il fut l'un des premiers visés par les mesures répressives qui suivirent l'échec de la Révolution avortée de 1782. Son exil en Suisse ne prit fin qu'en 1789. De retour à Genève, il participa à la Révolution (réussie) de 1792, fit partie de l'Assemblée nationale de 1793 et fut réélu syndic en 1794[30]. Frêne le rencontra à Bienne le 16 juillet 1784 et s'entretint avec lui de la situation des exilés. Il alla lui faire une seconde visite le 18 mai 1785 (que Dentand lui rendit le 19 juin suivant), mais cette fois-ci, la conversation dériva et l'on parla des «débordements de galanterie» du patriciat genevois[31]! Frêne ne cessa pas pour autant de s'intéresser à la destinée politique de Genève et de ses citoyens. Au cours d'une promenade estivale en terre neuchâteloise, il rencontra au Locle, le 9 juillet 1786, des Genevois qui lui donnèrent des nouvelles de la colonie genevoise de Constance et de son Eglise réformée, conduite par le pasteur Esaïe Gasc et dont Julien Dentand était l'un des Anciens[32]. Lors du passage à Tavannes du pasteur zurichois Hans Rudolf Schinz en 1789, Frêne recueillit encore de nouvelles informations: «La situation de Constance sur le lac est charmante; la Ville est grande,

mais peu peuplée; la colonie des Genevois déserte pour retourner à Genève, depuis que la paix y est rétablie.»[33]

Lecture de grands auteurs genevois

Le siècle des Lumières a vu Genève produire un certain nombre d'écrivains de grande ou de moindre envergure. Dans quelle mesure Frêne les connaît-il, les apprécie-t-il?

L'excellent *Index* des œuvres citées dans le *Journal*[34] frappe de prime abord par ses lacunes. Bénédict Pictet y figure à la fois pour son *Catéchisme* et pour ses Prières[35] certes, mais on est là dans le champ de la dévotion, non de la littérature. Ni Jean-Alphonse Turrettini ni aucun autre théologien ou sermonnaire genevois n'est mentionné, non plus que la fameuse Marie Huber. On aurait pu s'attendre à trouver en Théophile Rémy Frêne un lecteur curieux, voire assidu de la *Contemplation de la nature* ou de la *Palingénésie philosophique* de Charles Bonnet: rien de tel. Aucun ouvrage d'aucun des grands savants genevois du siècle des Lumières ne semble être parvenu à Tavannes et Saussure lui-même y paraît plus connu que lu. Aucune trace non plus des premiers écrits de Mme de Staël ou de Sismondi.

Frêne en vérité ne connaît que deux auteurs genevois du XVIIIe siècle: Jean-Jacques Rousseau et Jacques Necker.

La première mention que le *Journal* fait d'une œuvre de Rousseau se trouve à la fin de l'année 1763 et mérite d'être largement citée[36]:

Mon Epouse et moi avons lu cet Automne la Nouvelle Heloyse de Rousseau. Le style des ouvrages de cet Auteur est le plus fort, le plus énergique que je connaisse. Le caractère de Mr J.J. Rousseau est d'affecter d'avoir des sentiments […] opposés aux idées communes; et comme les hommes dans leurs plus générales opinions ont très souvent tort, il arrive, par la raison des contraires, que les pensées de Mr Rousseau sont très souvent fort justes, en particulier dans la Nouvelle Heloyse qui sûrement est un Roman original et qui passera à la Postérité. Il y a beaucoup de bonnes choses, beaucoup de mauvaises, bien plus de triviales, mais toutes exprimées avec cette force de style qui distingue l'Auteur.

Trois évidences ressortent de ce passage. D'abord que *La Nouvelle Héloïse* était parvenue à Frêne plus de deux ans après sa parution à Paris, ensuite que l'œuvre parut valoir d'emblée une lecture à haute voix (à la veillée apparemment), enfin que la réputation que ses *Discours* avaient value à Rousseau d'être un écrivain prestigieux et paradoxal[37], lui collait décidément à la peau.

A partir de là, très curieusement, le *Journal* mentionne Jean-Jacques Rousseau à réitérées reprises, mais ne fait état d'aucune lecture nouvelle de ses œuvres. Un passage, en date du 24 septembre 1789, laisse entendre que Frêne connaissait peut-être les compositions musicales de Rousseau, mais ni le *Contrat social* ni l'*Emile*[38] ni les *Confessions* ne figurent au nombre des ouvrages lus par Théophile Rémy Frêne.

En revanche, le *Journal* atteste l'intérêt que le pasteur de Tavannes continue de porter à Jean-Jacques Rousseau et notamment à son iconographie. En 1775, Frêne relève que les planches de l'édition neuchâteloise des œuvres de Rousseau sont de la main d'un «nommé Kameling»[39]. En 1778, il mentionne les deux statuettes de Voltaire et Rousseau qu'il voit à La Neuveville, chez son frère le châtelain[40]. En 1786, visitant en touriste les monuments de Neuchâtel, il signale «le buste en plâtre de grandeur naturelle» représentant Jean-Jacques Rousseau qui orne alors la «belle chambre d'assemblée» du palais Du Peyrou[41]. Enfin, de passage à Colombier en 1790 et de nouveau en 1795, Frêne eut l'occasion de tenir en main le portrait gravé de Rousseau que celui-ci avait offert à Mme Borel née Guyenet «avec un envoi galant écrit [...] de sa propre main»[42].

De Jacques Necker, Frêne n'a lu également qu'un seul ouvrage. Voici ce qu'en dit le *Journal* en novembre 1789 : «Pendant mon séjour à Courtelary, mon frère le Conseiller me pretta le livre de l'*Importance des Opinions religieuses* de Mr Necker; ce grand homme y fait paraître comme dans ses autres Ouvrages et dans toute sa conduite, beaucoup de vertu, de religion et même de protestantisme, mais éclairé. Il y démontre entre autres la non-éternité du Monde et l'existence de Dieu d'une manière si subtile et en même temps si philosophique et si solide, que nonobstant la supériorité si connue de son génie, l'on est étonné que ce génie distrait par tant d'autres objets importants, ait pu l'exercer avec tant de succès sur une matière aussi sublime que celle-ci.»[43] On pourrait épiloguer longuement sur la distinction que Frêne établit entre religion et protestantisme «éclairé». Qu'il suffise de relever ici que, pour Necker comme pour Jean-Jacques Rousseau, la réputation de l'homme avait précédé la lecture de l'écrivain.

Pour dresser en quelques mots le bilan de cette petite enquête, on peut dire que les rapports de Frêne avec Genève et les Genevois ne sortent guère de son univers corporatif. Séjournant une semaine à Genève au terme de ses années d'étude, Frêne prend pension chez un pasteur et fréquente des «proposants». Par la suite, les nouvelles de Genève lui parviennent par le truchement de pasteurs genevois de passage à Tavannes. Il est évident d'autre part que Frêne, sujet du prince-évêque de Bâle, est tourné vers la Suisse et l'Allemagne plutôt que vers la France. Pour lui, Genève est sans doute trop française et il est significatif que, de toute la production littéraire genevoise, il n'ait lu que les deux œuvres que l'on pourrait à certains égards considérer comme les moins françaises. Reste

son admiration pour Jean-Jacques Rousseau, qui n'alla pas jusqu'à faire de lui un «pèlerin de Môtiers»[44], mais qui traverse pourtant son *Journal* d'un bout à l'autre.

Jean-Daniel Candaux a été chargé de recherche à la Bibliothèque de Genève, historien de la famille Pictet, éditeur de la correspondance d'Isabelle de Charrière.

NOTES

[1] Du 15 au 25 juin 1778 (FRÊNE, /1134/-/1182/, vol. 2, p. 362-387), du 4 au 19 novembre 1778 (FRÊNE, /1217/-/1275/, vol. 2, p. 403-436) et du 13 au 26 août 1780 (FRÊNE, /1385/-/1422/, vol. 3, p. 26-45). Assurément, les connexions zurichoises de Théophile Rémy Frêne mériteraient une étude.

[2] FRÊNE, /97/, vol. 1, p. 228. La lettre à Vernet ne s'est pas retrouvée et la Bibliothèque de Genève ne possède aucun autographe de Th. R. Frêne.

[3] Voir le *Journal* à la date du dimanche 9 avril 1747 (FRÊNE, /95/, vol. 1, p. 227).

[4] FRÊNE, /97/-/102/, vol. 1, p. 228-231.

[5] *Livre du Recteur*, t. VI, p. 298-299.

[6] FRÊNE, /106/, vol. 1, p. 233.

[7] FRÊNE, /118/ et /121/, vol. 1, p. 240-242.

[8] Voir la précieuse notice que lui consacre BURDET, *La Musique,* p. 552, note 2.

[9] On peut penser que ce Landolt était un contemporain de Frêne et il pourrait s'agir dès lors de Johannes Landolt (1716-1760), le père du fameux «bailli de Greifensee» Salomon Landolt (voir HESS, *Salomon Landolt*, «Stammbaum»).

[10] Voir BURDET, *La Musique*, p. 425, note 8.

[11] Resté malheureusement non identifié.

[12] On se souvient que la première navigation de plaisance sur le lac Léman, accomplie en 1702 par Joseph Addison, avait été décrite par lui dans ses *Remarks on several parts of Italy* de 1705.

[13] Futur pasteur wallon de Tholen, aux Pays-Bas (*Livre du Recteur*, t. IV, p. 559).

[14] FRÊNE, /119/, vol. 1, p. 241.

[15] Aucun étudiant de ce nom n'apparaît dans le *Livre du Recteur*, qui connaît en revanche Frédéric-Moïse Mourier (1727-1786), originaire de Copenhague et parfait contemporain de Frêne, étudiant à l'Académie de Genève de 1742 à 1749, pasteur à Amsterdam dès 1753, historien posthume du Danemark (*Livre du Recteur*, t. IV, p. 609-610). Grâce à la photographie obligeamment fournie par les AEN, je suis en mesure de proposer la lecture DuMaurier, compatible avec Mourier, plutôt que Duchausier.

[16] FRÊNE, /230/, vol. 1, p. 329.

[17] FRÊNE, /118/, vol. 1, p. 240.

[18] FRÊNE, /119/, /121/ et /124/, vol. 1, p. 241-244.

[19] Voir *Livre du Recteur*, t. IV, 118-119.

[20] FRÊNE, /392/, vol. 1, p. 428. Son portrait, *ibidem*, p. 84.

[21] FRÊNE, /1774/, vol. 3, p. 207.

[22] FRÊNE, /2514/-/2515/, vol. 4, p. 90.

[23] FRÊNE, /779/-/780/, vol. 2, p. 234-235.

[24] Voir *Livre du Recteur*, t. VI, p. 122-123.

[25] FRÊNE, /1200/, vol. 2, p. 397.

[26] FRÊNE, /2243/, vol. 3, p. 425.

[27] En date du 25 octobre 1772, Frêne avait passé en revue trois ou quatre Mestrezat, originaires de Genève et pasteurs ou baillis dans l'Evêché de Bâle (FRÊNE, /640/, vol. 2, p. 161).

[28] FRÊNE, /3045/, vol. 4, p. 341.

[29] FRÊNE, /3089/, vol. 4, p. 364, avec, p. 365, une reproduction d'une vue contemporaine de Pierre-Pertuis.

[30] Voir la récente notice du *DHS* 3, p. 807.

[31] La conversation visait surtout l'inexcusable Marie-Sara Rilliet (1737-1810), fille du pasteur Jean Rilliet-Chomel, épouse adultère de Jean-Jacques Turrettini, remariée en 1773 avec l'officier huguenot Daniel Féronce (FRÊNE, /1814/, vol. 3, p. 227).

[32] FRÊNE, /1947/, vol. 3, p. 290.

[33] FRÊNE, /2371/, vol. 4, p. 36-37.

[34] EIGELDINGER, «Index des œuvres».

[35] FRÊNE, /2/ et /1132/, vol. 1, p. 183, et 2, p. 361-362.

[36] FRÊNE, /394/, vol. 1, p. 429.

[37] Frêne avait lu le premier *Discours* de Rousseau, puisqu'il avait même polémiqué à son sujet dans le *Mercure suisse* (v. EIGELDINGER, «Un pasteur jurassien juge de Rousseau»).

[38] Frêne ne semble en avoir connu que le *digest* intitulé *L'Elève de la Nature* (FRÊNE, /552/, vol. 2, p. 99-100).

[39] FRÊNE, /802/, vol. 2, p. 245. Ou plutôt Kämmerling? (voir t. V, p. 505).

[40] FRÊNE, /1208/-/1209/, vol. 2, p. 400.

[41] FRÊNE, /1917/-/1918/, vol. 3, p. 274, avec une reproduction du buste de Houdon.

[42] FRÊNE, /2527/ et/ 2850/, vol. 4, p. 96 et 237.

[43] FRÊNE, /2420/-/2421/, vol. 4, p. 59.

[44] Voir GUYOT, *De Rousseau à Mirabeau*. A noter que Frêne visita Môtiers en juillet 1783, mais sans s'y intéresser apparemment au souvenir de Jean-Jacques (FRÊNE, /1929/-/1932/, vol. 3, p. 280-283).